

Monsieur DUBUIS

Un vénérable prélat missionnaire, ancien évêque de Galveston, au Texas, évêque *in partibus* d'Arca, Mgr Dubuis, est décédé récemment à Vernaizon, dans le Rhône, en la maison de retraite du diocèse de Lyon, âgé de soixante-dix-huit ans.

L'ancien apôtre du Texas était né à Coutouvre (Loire), en 1817 ; il partit en 1846, accompagnant Mgr Odin, pour cette région, alors complètement sauvage, de l'Amérique du Nord. Grâce au zèle ardent des missionnaires, le Texas a depuis changé de face, et, sur le sol fécondé par les sueurs et les travaux de ces prêtres de Jésus-Christ, églises, maisons d'éducation, orphelinats, hôpitaux, ont poussé comme une abondante et superbe moisson !

Mgr Dubuis monta sur le siège épiscopal de Galveston, lorsque le 15 février 1861, Mgr Odin fut promu à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans.

En 1869, l'Evêque de Galveston avait quitté son diocèse pour Rome, afin d'assister aux délibérations du Concile ; à Rome, il connut Louis Veuillot, qui, bien vite, eut pour l'apôtre du Texas une profonde et respectueuse affection.

C'est de l'Evêque de Galveston que parle Louis Veuillot, dans l'un de ses articles sur les vicaires apostoliques, au tome second de *Rome pendant le Concile*. On nous saura gré de reproduire ici, par la plume de notre maître, un épisode émouvant de la carrière de Mgr Dubuis :

L'un d'eux, alors simple missionnaire envoyé par son Evêque, dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course, sans argent et sans moyens de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon. En ce lieu vivaient des hommes, des Européens et, parmi eux, des Français. Il les avait salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas répondu. Il s'établit sous un arbre, à quelque distance des maisons où il ne pouvait espérer un abri, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque, et de coquillages qu'il mangeait crus, n'ayant pas d'ustensile pour les faire cuire. Mais la dureté persévérante des hommes et la longue impuissance de sa prière était un plus grand tourment. Parfois, quelque habitant du village, passant, lui jetait une injure et s'éloignait. Personne qui voulût, non pas lui serrer la main, mais seulement l'entendre ; pas un vieillard, pas une femme, par un enfant. Encore qu'il continuât d'espérer, cette horreur de Dieu lui déchirait le cœur, et il sentait baisser sa vigueur corporelle, ruinée par la fièvre et le chagrin.

Un jour, il vit venir à lui un jeune homme grand et beau, qui lui dit pour première parole : En grâce, avez-vous à manger ? C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'Evêque. Il était mourant de fatigue et de faim, et il n'avait aucun moyen ni de l'emmener, ni de repartir lui-même. A cause de la pauvreté de l'Evêque et de l'inexpérience du pays, il était venu sans ressources. La charité seule avait pu le soutenir jusqu'au terme. Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les coquillages dont il vivait principalement, des moules énormes, hideuses à voir, et dont l'aspect seul soulevait le cœur. L'affamé n'y put toucher, et son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla. Il se sentit vaincu. Peu de jours après, les deux missionnaires, étendus sous